

Le Sifflet Enchanté

Il y avait une fois un roi riche et puissant qui avait une fille d'une beauté remarquable. Lorsque celle-ci arriva à l'âge de se marier, il fut enjoint par une ordonnance criée à son de trompe à ceux qui avaient des prétentions à l'épouser, de se réunir dans une vaste prairie.

Là, la princesse jetterait en l'air une pomme d'or, et celui qui parviendrait à s'en emparer n'aurait plus qu'à résoudre trois problèmes, après quoi il deviendrait l'époux de la princesse, et, par conséquent, le roi n'ayant point de fils, l'héritier du royaume.

Le jour fixé, la réunion eut lieu : la princesse jeta la pomme en l'air, mais les trois premiers qui s'en emparèrent n'avaient accompli que la tâche la plus facile, et aucun des trois n'essaya même d'entreprendre ce qui restait à faire.

Enfin, la pomme lancée une quatrième fois par la princesse, tomba aux mains d'un jeune berger, qui était le plus beau, mais aussi le plus pauvre de tous les prétendants.

Le premier problème, bien autrement difficile à résoudre qu'un problème de mathématiques, était celui-ci.

Le roi avait fait enfermer dans une écurie cent lièvres : celui qui parviendrait à les mener paître dans la prairie où avait lieu l'assemblée, et, les y ayant conduits le matin, les ramènerait tous le soir, aurait résolu le premier problème.

Lorsque cette proposition eut été faite au jeune berger, il demanda un jour pour réfléchir ; le lendemain, il répondit affirmativement ou négativement. La demande parut si juste au roi qu'elle lui fut accordée.

Il prit aussitôt le chemin de la forêt, pour y méditer à son aise sur les moyens à employer pour réussir.

Il suivait lentement et la tête baissée un sentier étroit, longeant un ruisseau, lorsque, sur ce sentier même, il rencontra une petite vieille aux cheveux tout blancs, mais à l'œil encore vif, qui lui demanda la cause de sa tristesse. Mais le jeune berger répondit en secouant la tête :

"Hélas ! personne ne peut me venir en aide, et, cependant, j'ai bien envie d'épouser la fille du roi."

"Ne te désespère pas si vite, répondit la petite vieille ; raconte-moi ce qui te chagrine, et peut-être pourrai-je te tirer d'embarras."

Notre berger avait le cœur si gros, qu'il ne se fit aucunement prier et lui raconta tout.

"N'est-ce que cela ? demanda la petite vieille ; en ce cas, tu es bien bon de te désoler."

Et elle prit dans sa poche un sifflet d'ivoire et le lui donna. Ce sifflet ressemblait à tous les sifflets ; aussi le berger, pensant qu'il y avait sans doute une façon particulière de s'en servir, se retourna-t-il du côté de la petite vieille pour lui faire quelques questions, mais elle avait déjà disparu.

Mais, plein de confiance dans celle qu'il regardait comme un bon génie, il alla le lendemain au palais, et dit au roi :

"J'accepte, sire, et viens chercher les lièvres pour les mener paître dans la prairie."

Alors le roi se leva et dit à son ministre de l'intérieur :

"Faites sortir tous les lièvres de l'écurie."

Le jeune berger se mit sur le seuil de la porte pour les compter ; mais le premier était déjà bien loin quand le dernier fut mis en liberté ; si bien que, lorsque le berger arriva dans la prairie, il n'avait plus un seul lièvre avec lui.

Il s'assit tout pensif. Mais, cependant, il lui fallut recourir à cette dernière ressource : il l'appuya donc à ses lèvres et souffla dedans de toutes ses forces. Le sifflet rendit un son aigu et prolongé.

Aussitôt, à son grand étonnement, de droite, de gauche, devant, derrière, de tous côtés enfin, accoururent les cent lièvres, qui se mirent à paître autour de lui.

On vint annoncer au roi ce qui se passait, et comment le jeune berger allait probablement résoudre le problème des cent lièvres. Le roi en référé à sa fille.

Tous deux furent fort contrariés, car si le jeune berger réussissait dans les deux autres problèmes comme il allait sans aucun doute réussir dans le premier, la princesse devenait la femme d'un simple paysan, ce qui était on ne peut plus humiliant pour l'orgueil royal.

"C'est bien, dit la princesse à son père, avisez de votre côté, je vais aviser du mien."

La princesse rentra chez elle, se déguisa de façon à se rendre méconnaissable ; après quoi elle fit venir un cheval, monta dessus, et se rendit près du jeune berger.

Les cent lièvres caracolèrent joyeusement autour de lui.

"Voulez-vous me vendre un de vos lièvres ? demanda la jeune princesse."

"Je ne vous vendrais pas un de mes lièvres pour tout l'or du monde, répondit le berger, mais vous pouvez en gagner un."

"A quel prix ? demanda la princesse."

"En descendant de votre cheval, en vous essayant sur le gazon et en passant un quart d'heure avec moi."

La princesse fit quelques difficultés mais comme il n'y avait que ce moyen d'obtenir le lièvre, elle mit pied à terre et s'assit près du jeune berger.

Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel le jeune berger lui raconta mille choses tendres, elle se leva, réclamant son lièvre, et, fidèle à sa promesse, le jeune berger le lui donna. La princesse l'enferma avec joie dans un panier attaché à l'arçon de la selle et reprit le chemin du palais.

Mais à peine eut-elle fait un quart de lieue, que le berger approcha le sifflet de ses lèvres et siffla, et qu'à ce bruit, qui le rappelait impérieusement, le lièvre souleva le couvercle du panier, sauta à terre, et se sauva à toutes jambes.

Un instant après, le berger vit venir à lui un paysan monté sur un âne ; c'était le vieux roi qui s'était aussi déguisé, et qui était sorti de son palais dans le même but que sa fille. Un grand sac pendait au bât de son âne.

"Veux-tu me vendre un de tes lièvres ? demanda-t-il au berger."

"Mes lièvres ne sont point à vendre, dit le père ; ils sont à gagner."

"Et que faut-il faire pour en gagner un ?"

Le père chercha un instant.

"Il faut baiser trois fois le derrière de votre âne, dit-il."

Cette condition bizarre répugnait fort au vieux roi, qui ne voulait pas, à toute force, s'y soumettre. Il offrit jusqu'à cinquante mille francs d'un des lièvres, mais le berger tint bon.

Enfin, le roi, qui voulait absolument son lièvre, en passa par la condition imposée, si humiliante qu'elle fût pour un roi. Il baisa trois fois le derrière de son âne, fort étonné qu'un roi lui fit un pareil honneur, et le berger, fidèle à sa promesse, lui donna le lièvre demandé avec tant d'insistance. Le roi fourra le lièvre dans son sac et partit au grand trot de son âne.

Mais à peine eut-il fait un quart de lieue, qu'un coup de sifflet se fit entendre, et qu'à ce coup de sifflet le lièvre gratta si bien qu'il fit un trou à son sac et s'enfuit.

"En bien ? demanda la princesse au roi en voyant celui-ci revenir au palais."

"Que vous dirai-je, ma fille ? répondit le roi. A aucun prix il n'a voulu me vendre un lièvre. Mais soyez tranquille, il ne sortira pas aussi facilement des deux autres épreuves que de celle-ci."

Il va sans dire que le roi ne parla pas plus de la condition à l'aide de laquelle il avait un instant tenu son lièvre que la princesse n'en avait pas parlé elle-même.

"C'est absolument comme moi, dit la princesse, je n'ai pu obtenir un de ses lièvres ni pour or ni pour argent."

Le soir, le berger revint avec ses lièvres ; il les compta devant le roi ; il n'y en avait ni un de plus ni un de moins ; ils furent remis au ministre de l'intérieur, qui les fit rentrer dans leur écurie. Le roi dit alors :

"La première épreuve est résolue. Il s'agit maintenant de triompher de la seconde. Fais bien attention, jeune homme."

Le berger prêta l'oreille.

"J'ai là-haut, dans mon grenier, continua le roi, cent mesures de lentilles ; lentilles et pois sont mêlés les uns les autres ; si tu parviens cette nuit à les séparer sans lumière, tu auras résolu le second problème."

"J'en fais mon affaire, répondit le berger."

Et le roi appela son ministre de l'intérieur, qui le conduisit au grenier, l'y enferma et remit la clef au roi.

Comme il faisait déjà nuit et que, pour une pareille besogne, il n'y avait pas de temps à perdre, le berger prit son sifflet et siffla.

Aussitôt accoururent cinq mille fourmis, qui se mirent à remuer les lentilles et les pois jusqu'à ce qu'ils fussent séparés en deux tas.

Le lendemain, le roi, à son grand étonnement, vit que le travail était accompli ; il eût bien voulu faire des difficultés, mais il n'y avait pas la plus petite objection à élever.

Il fallait donc compter sur cette chance passablement douteuse, que le berger succomberait dans la troisième épreuve.

Cependant, comme elle était la plus rude de toutes, le roi ne désespéra point.

"Il s'agit maintenant, lui dit-il, de te rendre, à la nuit tombante, à la paneterie du palais, et de manger en une nuit le pain cuit pour toute la semaine : si demain matin il n'en reste pas une miette, je serai content de toi et tu épouseras ma fille."

Le soir même, le jeune berger fut conduit à la paneterie, laquelle était tellement pleine, qu'il n'y restait qu'une toute petite place vide près de la porte. Mais à minuit, lorsque tout fut tranquille dans le palais, le berger prit son sifflet et siffla. Aussitôt accoururent dix mille souris qui se mirent à ronger le pain de telle façon, que le lendemain il n'en restait plus une miette.

Alors le jeune homme frappa de toutes ses forces à la porte, et cria :

"Dépêchez-vous d'ouvrir, s'il vous plaît, j'ai faim."

La troisième épreuve était donc aussi victorieusement accomplie que les deux autres.

Cependant, le roi tenta de lui chercher quelque chicane. Il se fit apporter un sac contenant six mesures de blé, et, ayant réuni bon nombre de ses courtisans :

"Raconte-nous, lui dit-il, autant de mensonges qu'il en pourra entrer dans ce sac, et quand ce sac sera plein, tu auras ma fille."

Alors le berger raconta tous les mensonges qu'il put trouver ; mais il était à la moitié de la journée et au bout de ses mensonges que le sac était loin d'être plein.

"Eh bien, continua-t-il, tandis que j'étais en train de garder nos lièvres, la princesse est venue me trouver déguisée en paysanne, et, pour avoir un de mes lièvres, elle m'a permis de lui prendre un baiser."

La princesse, qui, ne se doutant pas de ce qu'il allait dire, n'avait pu lui fermer la bouche, devint rouge comme une cerise, si bien que le roi commença de croire que le mensonge du jeune berger pourrait être une vérité.

"Le sac n'est pas encore plein, s'écria le roi, quoique tu viennes d'y laisser tomber un bien gros mensonge : continue."

Le berger salua et reprit :

"Un instant après que la princesse a été partie, j'ai vu Sa Majesté, déguisée en paysan et montée sur un âne. Elle aussi venait pour m'acheter un lièvre ; or, quand j'ai vu qu'il en avait si grande envie, figurez-vous que j'ai forcé le roi de..."

— Assez, assez ! s'écria le roi, le

sac est plein."

Huit jours après, le jeune berger épousa la princesse.

NINE BOILS.
FOUR RUNNING SORES.

The T. Milburn Co., Limited,
Toronto, Ont.

Some time ago my blood got out of order and nine large boils appeared on my neck, besides numerous small ones on my shoulders and arms. Four running sores appeared on my foot and leg and I was in a terrible state. A friend advised Burdock Blood Bitters, so I procured three bottles. After finishing the first bottle the boils started to disappear and the sores to heal up. After taking the third bottle there was not a boil or sore to be seen. Besides this, the headaches from which I suffered left me and I improved so much that I am now strong and robust again.

Yours truly,
MISS MAGGIE WORTHINGTON,
Feb. 3rd, 1901. Golspie, Ont.

LE SERMENT DU ROI

(Du Journal de Montréal)

Depuis quelque temps, il est intéressant de suivre l'évolution de l'opinion anglaise, à propos du serment du roi. Cette opinion a paru d'abord surprise et étonnée des absurdités étranges que renfermait la formule du serment, surtout à cette phase de libéralisme où en est arrivée l'opinion publique.

On paraissait refuser de croire qu'à la fin de ce siècle, durant lequel tant de libertés restreintes et étouffées avaient pu prendre leur essor et grandir en paix on avait pu laisser subsister des vestiges d'un âge de tyrannie et d'intolérance. L'opinion saine, libérale, et éclairée, parut se prononcer dans la bonne direction en favorisant la disparition de cette anomalie, mais il fallait compter avec l'antique et intolérante oligarchie religieuse de l'Angleterre de Henri VIII et d'Elizabeth, qui a toujours sur le cœur son existence journalière, à l'exploitation calculée de l'ignorance et du fanatisme.

Un concert de protestations s'est élevé parmi les catholiques à la publication de cette formule surannée et odieuse du serment des rois d'Angleterre. L'opinion s'en est émue, et l'on a pu croire un instant que le gouvernement ferait droit à cette manifestation du désir d'un nombre si considérable des plus loyaux sujets de la Couronne britannique. On avait même, à la Chambre des Lords, apporté quelques mitigations à l'odieux de la formule du serment, mais au dernier moment, on annonce que tout projet de modification a été abandonné, et c'est le premier ministre lui-même, Lord Salisbury qui en a informé la Chambre des Lords.

C'est un recul, un pas dans la mauvaise direction, et après les réformes et les libertés accordées par ses prédécesseurs, les hommes d'état anglais, au cours du dix-neuvième siècle, on était en droit d'attendre mieux des hommes du jour.

Il semble qu'après les preuves de loyauté et de dévouement dont ont toujours fait preuve les catholiques de l'empire britannique, les hommes qui ont en mains les destinées de cet empire pouvaient bien à l'avènement du nouveau Souverain leur épargner l'affront et l'insulte que comportent les termes de la formule du serment du roi.

TENDER CORNS.
Soft corns, corns of all kinds removed without pain or sore spots by Putnam's Painless Corn and Wart Extractor. Thousands testify that it is certain, painless, and prompt. Beware of substitutes offered for the genuine "Putnam's" Extractor. Sure, safe, harmless. At all druggists or sent by mail upon receipt of twenty-five cents. N. C. Polson & Co., Kingston, Ont.

FOR HAYMAKING.

Harpoon Forks, Blocks, Rope, Sections all kinds. Machine oil etc., Lowest prices. Pure Paris Green, the kind that kills.

Brace, McKay & Co., Ltd
Summerside, P. E. I. June 28th, 1901.

TIGNISH DRUG STORE

Now that the holidays are upon us, it would not be amiss for you to call at the Tignish Drug Store and inspect our fine stock of

DRUGS AND CHEMICALS

We are headquarters for good goods at low prices. Prescriptions carefully compounded, at all hours, day or night.

You can always depend upon finding a clerk in the store at all hours of the night.

CHARLES DALTON

COME NOW!!

We want everyone who has not yet had their photos taken to come now

TO ALBERTON

and do so at once. Our time is getting short, and, and if you miss this opportunity, you miss the opportunity perhaps of a life time.

Our Work is Satisfactory !

Our Prices are Satisfactory.

Don't wait for our agent, as he has finished selling the coupons.

Westlake Bros., - Alberton.

Railway dining Rooms

(Near Railway Station)

Water Street, Summerside, P. E. Island

MEALS OR LUNCH on arrival of all trains.
OYSTERS served any way desired at short notice.
ALL KINDS TEMPERATE DRINKS, CIGARS AND TOBACCO.
G. P. GRADY, Proprietor.

BIG DISCOUNT SALE

IS STILL GOING ON

At the Alberton Clothing Store,

And we would remind the public that they are making a mistake if they don't spend their money at our Store. We don't get on a profit that we can offer goods at half price. But will give goods as cheap as if we did, by giving a reasonable discount. Call and get a fit out of clothing. Boots and any other goods you handle, —and after getting a nice fit-out, you can step in WESTLAKE BROS' photo studio and have a first class picture taken at REDUCED PRICES all in the same building.

ALBERTON CLOTHING STORE.
Thomas Wilkinson,
Alberton, Opposite Bank of P. E. Island